

Quand les vieux se rebifferont

« Ô rage ! Ô désespoir ! Ô vieillesse ennemie !

N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ? »

O Wuth! Verzweiflung! O du feindlich Alter!

Lebt' ich so lange nur, beschimpft zu sein?

Übersetzt von Malwine Gräfin Maltzan.

Mais comment donc en finir avec la fin de vie ?

Si j'ai bien compris, on a beau tout entreprendre pour en venir à bout, saturer l'air de particules fines, la nourriture de pesticides, harasser le personnel soignant, tant d'autres manœuvres encore, rien n'y fait, les vieux pullulent, qui n'en ont jamais assez, résolus à ne pas lâcher l'affaire, à s'incruster. C'est que vient un moment où,

5 si t'es pas vieux, t'es mort, alors il peut y avoir de quoi insister. Certes, par les temps qui courent, être vieux, ce n'est pas du gâteau. Mais, si c'était l'inverse, s'il y avait la retraite à 27 ans (pourquoi pas, avec le chômage et l'intelligence artificielle ?), tout le monde voudrait être vieux et manqueraient alors les jeunes. On ne peut pas avoir le beurre sans la date de péremption du beurre, les avantages de la vieillesse
10 et de la jeunesse ensemble. On pourrait dire : non contents de laisser aux suivants une planète au bord du gouffre, les vieux qui ont su vieillir grâce à une atmosphère pure et une nourriture saine et on ne peut plus durable réclament par-dessus le marché le droit d'être chouchoutés dignement. Mais, en fait, ce sont eux qui sont au fond du gouffre sans parachutes dorés, et la population des Ehpad n'est pas
15 constituée des chouchous de la société ayant accumulé les millions au long de leur vie professionnelle. Ils voudraient être traités avec des gants et des pincettes, mais il y en a pour qui la pénibilité n'a pas de fin.

Leur cynisme sans borne conduit certains à des hypothèses de travail que la morale de l'ancien monde réprouverait. Avec un brin d'imagination et de courage, ne
20 pourrait-on pas, puisqu'ils ont moins d'appétit et de besoins, échanger nos pléthoriques anciens contre de jeunes réfugiés pleins de force et d'enthousiasme, faisant ainsi d'une pierre deux coups pour le renforcement de la solidarité transnationale ? Ou bien allonger la durée légale du travail jusqu'à 90 ou 100 ans (permettant ainsi un nouvel âge d'or qui serait une fontaine de jouvence pour

25 l'industrie pharmaceutique) et hop, fini la dolce vita à se tourner les pouces en se gavant de mixés gourmets devant Cyril Hanouna sur le dos des jeunes ? On pourrait organiser des marathons de danse (« on achève bien les vieux ») ou même des combats de vieux dans les arènes avec week-ends en clinique privée pour les heureux vainqueurs. Sans aller toutefois jusqu'à des solutions plus radicales, comme
30 soumettre nos anciens au contrôle technique, ainsi qu'on le fait pour les véhicules éventuellement obsolètes. Mais il faut agir vite parce que, au rythme où ça va, les nonagénaires seront bientôt majoritaires et il faudra se méfier du retour de bâton électoral. On comprend pourquoi hommes et femmes politiques cajolent les vieux : ceux-ci ont tendance à perdre la mémoire. Évidemment, avec l'allongement de la
35 durée de vie, il devient difficile de demander aux octogénaires de prendre en charge leurs parents centenaires, et même aux sexagénaires à la recherche d'un emploi pour atteindre la retraite avec le bon nombre de trimestres de rendre la pareille aux grands-parents qui s'occupaient d'eux le dimanche, jadis. Sans compter que l'héritage, auquel les Français sont si attachés, perd de son lustre. Il n'y a plus de
40 jeunes héritiers. Avoir des espérances à 80 ans, ça ne suffit pas toujours à arracher le consentement de la belle-famille. Mais, si j'ai bien compris, face aux jeunes inventeurs qui nous font miroiter ceci et cela, il ne faut pas perdre de vue que la très grande vieillesse, c'est l'avenir.

Mathieu Lindon, Libération, 3 février 2018

Texte commenté

En jaune : grammaire

En turquoise : vocabulaire

Et, paragraphe par paragraphe, quelques remarques ou mises en garde concernant les questions grammaticales ou lexicales les plus délicates.

Mais comment donc en finir avec la fin de vie ?

Si j'ai bien compris, on a beau tout entreprendre pour en venir à bout, saturer l'air de particules fines, la nourriture de pesticides, harasser le personnel soignant, tant d'autres manœuvres encore, rien n'y fait, les vieux pullulent, qui n'en ont jamais assez, résolus à ne pas lâcher l'affaire, à s'incruster.

⚠ Attention au titre : il ne s'agit pas de mettre un terme à une fin... Sens de *en finir avec*.

⚠ S'interroger sur le sens précis de certaines tournures idiomatiques : *on a beau, rien n'y fait, n'en ont jamais assez*. Rappelons-nous toujours que l'on ne traduit pas des mots, mais du sens.

⚠ Que signifie *saturer* ? En cas de « panne », trouver un équivalent simple.

⚠ De même pour le verbe *harasser*. S'assurer d'abord, en s'appuyant sur le contexte, que l'on en comprend bien le sens. Ancien français : *harace, harache, la poursuite*, venant probablement de l'interjection *hare, haro*, employée pour faire courir les chiens.

⚠ *Der Feinstaub. Das Pestizid (-e)*

<https://de.wikipedia.org/wiki/Monsanto>

C'est que vient un moment où, si t'es pas vieux, t'es mort, alors il peut y avoir de quoi insister. Certes, par les temps qui courent, être vieux, ce n'est pas du gâteau. Mais, si c'était l'inverse, s'il y avait la retraite à 27 ans (pourquoi pas, avec le chômage et l'intelligence artificielle ?), tout le monde voudrait être vieux et manqueraient alors les jeunes. On ne peut pas avoir le beurre sans la date de péremption du beurre, les avantages de la vieillesse et de la jeunesse ensemble.

- Attention à la structure : *c'est que ... où ... si ... alors ...* Il faut garder la maîtrise de la structure, tout en veillant à la fluidité, au naturel.
- La phrase qui suit commence par un adverbe annonçant une opposition, suivi d'un complément de temps. Attention à la structure de la phrase allemande : respecter les impératifs de structure de la langue allemande doit être un automatisme.
- *Le beurre sans la date de péremption du beurre* : l'auteur de l'article détourne l'expression *on ne peut pas avoir le beurre et l'argent du beurre (et le sourire de la crémière)*, *man kann nicht beides haben, den Rahm und die Butter*. Pourquoi, ici, la date de péremption ?
- Remarque peut-être pas superflue - les étourderies sont toujours possibles : voir sur quoi porte *ensemble*.

On pourrait dire : **non contents de** laisser aux suivants une planète au bord du gouffre, les vieux qui ont **su vieillir** grâce à une atmosphère pure et une nourriture saine et **on ne peut plus** durable réclament **par-dessus le marché** le droit d'être **chouchoutés** dignement. Mais, en fait, ce sont eux qui sont au fond du gouffre sans **parachutes dorés**, et la population des **Ehpad** n'est pas constituée des **chouchous** de la société **ayant** accumulé les millions au long de leur vie professionnelle. Ils voudraient être traités **avec des gants et des pincettes**, mais **il y en a pour qui** la pénibilité n'a pas de fin.

- S'agissant de la structure, il faut (comme toujours, mais là peut-être plus encore) considérer la phrase dans son ensemble, s'imprégner de son sens général, saisir les rapports entre les différents éléments. A partir de là, tout va bien.
- Attention à des expressions comme *savoir vieillir, par-dessus le marché, être chouchouté, traiter avec des gants et des pincettes* (amalgame des expressions *prendre des gants, et prendre avec des pincettes*). Utilisant cette dernière expression, l'auteur assimile deux images qui ne signifient pas la même chose : *prendre des gants* comporte l'idée de précaution, d'égards, tandis que *prendre avec des pincettes* implique méfiance ou dégoût (par exemple *aujourd'hui, il est en colère, pas à prendre avec des pincettes / c'est affreusement sale, même pas à prendre avec des pincettes*). Cela paraît peut-être un peu bizarre, mais il faut faire avec.

Leur cynisme sans borne conduit certains à des hypothèses de travail que la morale de l'ancien monde **réprouverait**. Avec un **brin** d'imagination et de courage, ne pourrait-on pas, puisqu'ils ont moins d'appétit et de besoins, échanger nos **pléthoriques** anciens contre de jeunes réfugiés pleins de force et d'enthousiasme, faisant ainsi **d'une pierre deux coups pour** le renforcement de la solidarité transnationale ?

Ce paragraphe-là ne présente pas de difficultés spécifiques. Tout le monde sait ce que sont des effectifs pléthoriques, et tout le monde ou presque connaît l'histoire du vaillant petit tailleur.

Ou bien allonger la durée légale du travail jusqu'à 90 ou 100 ans (**permettant** ainsi un nouvel âge d'or qui serait une **fontaine de jouvence** pour l'industrie pharmaceutique) et hop, **fini** la dolce vita **à se tourner les pouces en se gavant de mixés gourmets** devant Cyril Hanouna **sur le dos** des jeunes ? On pourrait organiser des marathons de danse (« **on achève bien les vieux** ») ou même des combats de vieux dans les arènes avec week-ends en clinique privée pour les heureux vainqueurs.

✚ Ne pas prendre de risques inutiles dans la fabrication aventureuse de composés improbables. Si l'on ne connaît pas *der Jungbrunnen*, mieux vaut s'en tenir à des traductions plus descriptives, mais plus sûres. Signalons qu'il existait à Chemnitz (Karl-Marx-Stadt) *der Brunnen der Jugend im Sozialismus*, œuvre de l'artiste Ronald Paris (geb. 1933), <https://www.moderne-regional.de/kehrt-brunnen-der-jugend-zurueck/>

✚ *Fini*, ainsi placé en début de phrase peut s'accorder ou non.

✚ *Das oder die Dolce Vita.*

✚ Penser, avant de chercher une traduction, que les vieux n'ont peut-être plus assez de dents pour mâcher.

✚ Quant à l'allusion à Cyril Hanouna, il n'est pas certain que les vieux, qui ne sont pas tous stupides ou racistes, apprécient ce présentateur discuté et discutable.

■ *On achève bien les chevaux* est un film de Sidney Pollack, 1969, voir :

https://de.wikipedia.org/wiki/Nur_Pferden_gibt_man_den_Gnadenschuß

Sans aller toutefois jusqu'à des solutions plus radicales, comme soumettre nos anciens au contrôle technique, ainsi qu'on le fait pour les véhicules éventuellement obsolètes. Mais il faut agir vite parce que, au rythme où ça va, les nonagénaires seront bientôt majoritaires et il faudra se méfier du retour de bâton électoral. On comprend pourquoi hommes et femmes politiques cajolent les vieux : ceux-ci ont tendance à perdre la mémoire.

■ *Sans aller...* : ne pas perdre de vue l'ensemble de l'architecture du texte.

■ S'assurer du sens de l'adjectif *obsolète*. Rappelons que l'adjectif *generalüberholt* correspond au français *reconditionné* (tous types d'appareils, téléphones, ordinateurs, etc.). *L'obsolescence programmée* : *die geplante Obsoleszenz*.

■ *Au rythme où ça va* : formulation un peu familière, très parlée, à considérer évidemment en bloc.

■ Qu'est-ce qu'un *retour de bâton* ? On parle aussi de *retour de manivelle*, ou d'*effet boomerang*. Le contexte est clair et renseigne sur le sens de l'expression.

■ *Avoir tendance à* n'a rien à voir ici avec une nouvelle tendance, tendance de la mode, par exemple (*der Trend*).

Évidemment, avec l'allongement de la durée de vie, il devient difficile de demander aux octogénaires de prendre en charge leurs parents centenaires, et même aux sexagénaires à la recherche d'un emploi pour atteindre la retraite avec le bon nombre de trimestres de rendre la pareille aux grands-parents qui s'occupaient d'eux le dimanche, jadis.

■ Attention à la place du verbe dans la phrase allemande.

■ Phrase longue, qui requiert une attention particulière. La structure est très française, il importe donc, comme toujours, de s'approprier suffisamment le message, en profondeur, avant de passer à la traduction avec les ressources propres

de la langue d'arrivée, dont il est indispensable de respecter les impératifs – règle toujours valable dans les deux sens.

Sans compter que l'héritage, auquel les Français sont si attachés, perd de son lustre. Il n'y a plus de jeunes héritiers. Avoir des espérances à 80 ans, ça ne suffit pas toujours à arracher le consentement de la belle-famille. Mais, si j'ai bien compris, face aux jeunes inventeurs qui nous font miroiter ceci et cela, il ne faut pas perdre de vue que la très grande vieillesse, c'est l'avenir.

✚ Valeur de *sans compter que*. Idée que l'on n'a pas fini, que l'on ajoute quelque chose, qu'il y a quelque chose à ne pas oublier.

✚ Comment rendre l'insistance contenue dans le français *la très grande vieillesse, c'est... ?*

✚ L'auteur joue ici, vraisemblablement, sur le double sens de *c'est l'avenir* : d'une part l'idée d'espoir, comme lorsque l'on dit par exemple (si l'on veut être optimiste) « la culture, c'est l'avenir », ou lorsque Jean Ferrat écrit et chante que « la femme est l'avenir de l'homme » ; d'autre part un simple constat, l'idée que des vieux, il y en aura de plus en plus, et que l'avenir, c'est ça.

Zum Lesen

Das tapfere Schneiderlein

An einem Sommermorgen saß ein Schneiderlein auf seinem Tisch am Fenster, war guter Dinge und nähte aus Leibeskräften. Da kam eine Bauersfrau die Straße herab und rief: »Gut Mus feil! gut Mus feil!« Das klang dem Schneiderlein lieblich in die Ohren, er steckte sein zartes Haupt zum Fenster hinaus und rief: »Hier herauf, liebe Frau, hier wird Sie ihre Ware los.« Die Frau stieg die drei Treppen mit ihrem schweren Korbe zu dem Schneider herauf und mußte die Töpfe sämtlich vor ihm auspacken. Er besah sie alle, hob sie in die Höhe, hielt die Nase dran und sagte endlich: »Das Mus scheint mir gut, wieg Sie mir doch vier Lot ab, liebe Frau, wenn's auch ein Viertelpfund ist, kommt es mir nicht darauf an.« Die Frau, welche gehofft hatte, einen guten Absatz zu finden, gab ihm, was er verlangte, ging aber ganz

ärgerlich und brummig fort. »Nun, das Mus soll mir Gott gesegnen,« rief das Schneiderlein, »und soll mir Kraft und Stärke geben,« holte das Brot aus dem Schrank, schnitt sich ein Stück über den ganzen Laib und strich das Mus darüber. »Das wird nicht bitter schmecken,« sprach er, »aber erst will ich den Wams fertig machen, ehe ich anbeiße.« Er legte das Brot neben sich, nähte weiter und machte vor Freude immer größere Stiche. Indes stieg der Geruch von dem süßen Mus hinauf an die Wand, wo die Fliegen in großer Menge saßen, sodaß sie herangelockt wurden und sich scharenweise darauf niederließen. »Ei, wer hat euch eingeladen?« sprach das Schneiderlein und jagte die ungebetenen Gäste fort. Die Fliegen aber, die kein deutsch verstanden, ließen sich nicht abweisen, sondern kamen in immer größerer Gesellschaft wieder. Da lief dem Schneiderlein endlich, wie man sagt, die Laus über die Leber, es langte aus seiner Hölle nach einem Tuchlappen, und »wart, ich will es euch geben!« schlug es unbarmherzig drauf. Als es abzog und zählte, so lagen nicht weniger als sieben vor ihm tot und streckten die Beine. »Bist du so ein Kerl?« sprach er, und mußte selbst seine Tapferkeit bewundern, »das soll die ganze Stadt erfahren.« Und in der Hast schnitt sich das Schneiderlein einen Gürtel, nähte ihn und stickte mit großen Buchstaben darauf: »Sieben auf einen Streich!« »Ei was, Stadt!« sprach er weiter, »die ganze Welt soll's erfahren!« und sein Herz wackelte ihm vor Freude wie ein Lämmerschwänzchen.

Der Schneider band sich den Gürtel um den Leib und wollte in die Welt hinaus, weil er meinte, die Werkstätte sei zu klein für seine Tapferkeit. Ehe er abzog, suchte er im Haus herum, ob nichts da wäre, was er mitnehmen könnte, er fand aber nichts als einen alten Käse, den steckte er ein. Vor dem Thor bemerkte er einen Vogel, der sich im Gesträuch gefangen hatte, der mußte zu dem Käse in die Tasche. Nun nahm er den Weg tapfer zwischen die Beine, und weil er leicht und behend war, fühlte er keine Müdigkeit. Der Weg führte ihn auf einen Berg, und als er den höchsten Gipfel erreicht hatte, so saß da ein gewaltiger Riese und schaute sich ganz gemächlich um. Das Schneiderlein ging beherzt auf ihn zu, redete ihn an und sprach: »Guten Tag, Kamerad, gelt, du sitzest da und besiehst dir die weitläufige Welt? ich bin eben auf dem Wege dahin und will mich versuchen. Hast du Lust mitzugehen?« Der Riese sah den Schneider verächtlich an und sprach: »Du Lump! du miserabler Kerl!« »Das wäre!« antwortete das Schneiderlein, knöpfte den Rock auf und zeigte dem Riesen den Gürtel, »da kannst zu lesen was ich für ein Mann bin.« Der Riese las: »Sieben

auf einen Streich,« meinte, das wären Menschen gewesen, die der Schneider erschlagen hätte, und kriegte ein wenig Respekt vor dem kleinen Kerl. Doch wollte er ihn erst prüfen, nahm einen Stein in die Hand, und drückte ihn zusammen, daß das Wasser heraustropfte. »Das mach mir nach,« sprach der Riese, »wenn du Stärke hast.« »Ist's weiter nichts?« sagte das Schneiderlein, »das ist bei unser einem Spielwerk,« griff in die Tasche, holte den weichen Käse und drückte ihn, daß der Saft herauslief. »Gelt,« sprach er, »das war ein wenig besser?« Der Riese wußte nicht, was er sagen sollte, und konnte es von dem Männlein nicht glauben. Da hob der Riese einen Stein auf und warf ihn so hoch, daß man ihn mit Augen kaum noch sehen konnte: »Nun, du Erpelmännchen, das thu mir nach.« »Gut geworfen,« sagte der Schneider, »aber der Stein hat doch wieder zur Erde herabfallen müssen, ich will dir einen werfen, der soll gar nicht wieder kommen;« griff in die Tasche, nahm den Vogel und warf ihn in die Luft. Der Vogel, froh über seine Freiheit, stieg auf, flog fort und kam nicht wieder. »Wie gefällt dir das Stückchen, Kamerad?« fragte der Schneider. »Werfen kannst du wohl,« sagte der Riese, »aber nun wollen wir sehen, ob du imstande bist, etwas Ordentliches zu tragen.« Er führte das Schneiderlein zu einem mächtigen Eichbaum, der da gefällt auf dem Boden lag, und sagte: »Wenn du stark genug bist, so hilf mir den Baum aus dem Wald heraustragen.« »Gern,« antwortete der kleine Mann, »nimm nur den Stamm auf deine Schulter, ich will die Äste mit dem Gezweig aufheben und tragen, das ist doch das schwerste.« Der Riese nahm den Stamm auf die Schulter, der Schneider aber setzte sich auf einen Ast, und der Riese, der sich nicht umsehen konnte, mußte den ganzen Baum und das Schneiderlein noch obendrein forttragen. Es war da hinten ganz lustig und guter Dinge, pfiff das Liedchen: »Es ritten drei Schneider zum Thore hinaus,« als wäre das Baumtragen ein Kinderspiel. Der Riese, nachdem er ein Stück Weges die schwere Last fortgeschleppt hatte, konnte nicht weiter und rief: »Hör, ich muß den Baum fallen lassen.« Der Schneider sprang behendlich herab, faßte den Baum mit beiden Armen, als wenn er ihn getragen hätte, und sprach zum Riesen: »Du bist ein so großer Kerl und kannst den Baum nicht einmal tragen.«

Sie gingen zusammen weiter, und als sie an einem Kirschbaum vorbei kamen, faßte der Riese die Krone des Baumes, wo die zeitigsten Früchte hingen, bog sie herab, gab sie dem Schneider in die Hand und hieß ihn essen. Das Schneiderlein aber war viel zu schwach, um den Baum zu halten, und als der Riese los ließ, fuhr der Baum

in die Höhe, und der Schneider ward mit in die Luft geschnellt. Als er wieder ohne Schaden herabgefallen war, sprach der Riese: »Was ist das, hast du nicht Kraft, die schwache Gerte zu halten?« »An der Kraft fehlt es nicht,« antwortete das Schneiderlein, »meinst du, das wäre etwas für einen, der sieben mit einem Streich getroffen hat? ich bin über den Baum gesprungen, weil die Jäger da unten in das Gebüsch schießen. Spring nach, wenn du's vermagst.« Der Riese machte den Versuch, konnte aber nicht über den Baum kommen, sondern blieb in den Ästen hängen, also daß das Schneiderlein auch hier die Oberhand behielt.

Der Riese sprach: »Wenn du ein so tapferer Kerl bist, so komm mit in unsere Höhle und übernachte bei uns.« Das Schneiderlein war bereit und folgte ihm. Als sie in der Höhle anlangten, saßen da noch andere Riesen beim Feuer, und jeder hatte ein gebratenes Schaf in der Hand und aß davon. Das Schneiderlein sah sich um und dachte: »Es ist doch hier viel weitläufiger als in meiner Werkstatt.« Der Riese wies ihm ein Bett an und sagte, er sollte sich hineinlegen und ausschlafen. Dem Schneiderlein war aber das Bett zu groß, er legte sich nicht hinein, sondern kroch in eine Ecke. Als es Mitternacht war und der Riese meinte, das Schneiderlein läge in tiefem Schlafe, so stand er auf, nahm eine große Eisenstange und schlug das Bett durch, und meinte, er hätte dem Grashüpfer den Garaus gemacht. Mit dem frühesten Morgen gingen die Riesen in den Wald und hatten das Schneiderlein ganz vergessen, da kam es auf einmal ganz lustig und verwegen dahergeschritten. Die Riesen erschraken, fürchteten, es schläge sie alle tot und liefen in aller Hast fort.

Das Schneiderlein zog weiter, immer seiner spitzen Nase nach. Nachdem es lange gewandert war, kam es in den Hof eines königlichen Palastes, und da es Müdigkeit empfand, so legte es sich ins Gras und schlief ein. Während es da lag, kamen die Leute, betrachteten es von allen Seiten und lasen auf dem Gürtel: »Sieben auf einen Streich.« »Ach,« sprachen sie, »was will der große Kriegsheld hier mitten im Frieden? Das muß ein mächtiger Herr sein.« Sie gingen und meldeten es dem König, und meinten, wenn Krieg ausbrechen sollte, wäre das ein wichtiger und nützlicher Mann, den man um keinen Preis fortlassen dürfte. Dem König gefiel der Rat und er schickte einen von seinen Hofleuten an das Schneiderlein ab, der sollte ihm, wenn er aufgewacht wäre, Kriegsdienste anbieten. Der Abgesandte blieb bei dem Schläfer stehen, wartete, bis er seine Glieder streckte und die Augen aufschlug, und brachte dann seinen Antrag vor. »Eben deshalb bin ich hierher gekommen,« antwortete er,

»ich bin bereit, in des Königs Dienste zu treten.« Also ward er ehrenvoll empfangen und ihm eine besondere Wohnung angewiesen.

Die Kriegsleute aber waren dem Schneiderlein aufgesessen und wünschten, es wäre tausend Meilen weit weg. »Was soll daraus werden?« sprachen sie untereinander, »wenn wir Zank mit ihm kriegen und er haut zu, so fallen auf jeden Streich sieben. Da kann unser einer nicht bestehen.« Also faßten sie einen Entschluß, begaben sich allesamt zum König und baten um ihren Abschied. »Wir sind nicht gemacht,« sprachen sie, »neben einem Mann auszuhalten, der sieben auf einen Streich schlägt.« Der König war traurig, daß er um des einen willen alle seine treuen Diener verlieren sollte, wünschte, daß seine Augen ihn nie gesehen hätten und wäre ihn gern wieder los gewesen. Aber er getraute sich nicht, ihm den Abschied zu geben, weil er fürchtete, er möchte ihn samt seinem Volke totschlagen und sich auf den königlichen Thron setzen. Er sann lange hin und her, endlich fand er einen Rat. Er schickte zu dem Schneiderlein und ließ ihm sagen, weil er ein so großer Kriegsheld wäre, so wollte er ihm ein Anerbieten machen. In einem Walde seines Landes hausten zwei Riesen, die mit Rauben, Morden, Sengen und Brennen großen Schaden stifteten, »niemand durfte sich ihnen nahen, ohne sich in Lebensgefahr zu setzen. Wenn er diese beiden Riesen überwände und tötete, so wollte er ihm seine einzige Tochter zur Gemahlin geben und das halbe Königreich zur Ehesteuere; auch sollten hundert Reiter mitziehen und ihm Beistand leisten.« »Das wäre so etwas für einen Mann, wie du bist,« dachte das Schneiderlein, »eine schöne Königstochter und ein halbes Königreich wird einem nicht alle Tage angeboten.« »O ja,« gab er zur Antwort, »die Riesen will ich schon bändigen, und habe die hundert Reiter dabei nicht nötig: wer sieben auf einen Streich trifft, braucht sich vor zweien nicht zu fürchten.«

Das Schneiderlein zog aus und die hundert Reiter folgten ihm. Als er zu dem Rand des Waldes kam, sprach er zu seinen Begleitern: »Bleibt hier nur halten, ich will schon allein mit den Riesen fertig werden.« Dann sprang er in den Wald hinein und schaute sich rechts und links um. Über ein Weilchen erblickte er beide Riesen; sie lagen unter einem Baum und schliefen und schnarchten dabei, daß sich die Äste auf und nieder bogen. Das Schneiderlein, nicht faul, las beide Taschen voll Steine und stieg damit auf den Baum. Als es in der Mitte war, rutschte es auf einen Ast, bis es gerade über die Schläfer zu sitzen kam, und ließ dem einen Riesen einen Stein nach

dem andern auf die Brust fallen. Der Riese spürte lange nichts, doch endlich wachte er auf, stieß seinen Gesellen an und sprach: »Was schlägst du mich?« »Du träumst,« sagte der andere, »ich schlage dich nicht.« Sie legten sich wieder zum Schlaf, da warf der Schneider auf den zweiten einen Stein herab. »Was soll das?« rief der andere, »warum wirfst du mich?« »Ich werfe dich nicht,« antwortete der erste und brummte. Sie zankten sich eine Weile herum, doch weil sie müde waren, ließen sie's gut sein, und die Augen fielen ihnen wieder zu. Das Schneiderlein fing sein Spiel von neuem an, suchte den dicksten Stein aus und warf ihn dem ersten Riesen mit aller Gewalt auf die Brust. »Das ist zu arg!« schrie er, sprang wie ein Unsinniger auf und stieß seinen Gesellen wider den Baum, daß dieser zitterte. Der andere zahlte mit gleicher Münze, und sie gerieten in solche Wut, daß sie Bäume ausrissen, aufeinander losschlügen, solange, bis sie endlich beide zugleich tot auf die Erde fielen. Nun sprang das Schneiderlein herab. »Ein Glück nur,« sprach es, »daß sie den Baum, auf dem ich saß, nicht ausgerissen haben, sonst hätte ich wie ein Eichhörnchen auf einen andern springen müssen; doch unser einer ist flüchtig!« Es zog sein Schwert und versetzte jedem ein paar tüchtige Hiebe in die Brust, dann ging es hinaus zu den Reitern und sprach: »Die Arbeit ist gethan, ich habe beiden den Garaus gemacht; aber hart ist es hergegangen, sie haben in der Not Bäume ausgerissen und sich gewehrt, doch das hilft alles nichts, wenn einer kommt wie ich, der sieben auf einen Streich schlägt.« »Seid Ihr denn nicht verwundet?« fragten die Reiter. »Das hat gute Wege,« antwortete der Schneider, »kein Haar haben sie mir gekrümmmt.« Die Reiter wollten ihm keinen Glauben beimessen und ritten in den Wald hinein; da fanden sie die Riesen in ihrem Blute schwimmend, und ringsherum lagen die ausgerissenen Bäume.

Das Schneiderlein verlangte von dem König die versprochene Belohnung, den aber reute sein Versprechen und er sann aufs neue wie er sich den Helden vom Halse schaffen könnte. »Ehe du meine Tochter und das halbe Reich erhältst,« sprach er zu ihm, »mußt du noch eine Heldenthat vollbringen. In dem Walde läuft ein Einhorn, das großen Schaden anrichtet, das mußt du erst einfangen.« »Vor einem Einhorn fürchte ich mich noch weniger als vor zwei Riesen; sieben auf einen Strich, das ist meine Sache.« Er nahm sich einen Strick und eine Axt mit, ging hinaus in den Wald, und hieß abermals die, welche ihm zugeordnet waren, außen warten. Er brauchte nicht lange zu suchen, das Einhorn kam bald daher und sprang geradezu auf den

Schneider los, als wollte es ihn ohne Umstände aufspießen. »Sachte, sachte,« sprach er, »so geschwind geht das nicht,« blieb stehen und wartete bis das Tier ganz nahe war, dann sprang er behendiglich hinter den Baum. Das Einhorn rannte mit aller Kraft gegen den Baum und spießte sein Horn so fest in den Stamm, daß es nicht Kraft genug hatte, es wieder herauszuziehen, und so war es gefangen. »Jetzt habe ich das Vöglein,« sagte der Schneider, kam hinter dem Baum hervor, legte dem Einhorn den Strick um den Hals, dann hieb er mit der Axt das Horn aus dem Baum und als alles in Ordnung war, führte er das Tier ab und brachte es dem König.

Der König wollte ihm den verheißenen Lohn noch nicht gewähren und machte eine dritte Forderung. Der Schneider sollte ihm vor der Hochzeit erst ein Wildschwein fangen, das in dem Walde großen Schaden that; die Jäger sollten ihm Beistand leisten. »Gern,« sprach der Schneider, »das ist ein Kinderspiel.« Die Jäger nahm er nicht mit in den Wald, und sie waren's wohl zufrieden, denn das Wildschwein hatte sie schon mehrmals so empfangen, daß sie keine Lust hatten, ihm nachzustellen. Als das Schwein den Schneider erblickte, lief es mit schäumendem Munde und wetzenden Zähnen auf ihn zu und wollte ihn zur Erde werfen; der flüchtige Held aber sprang in eine Kapelle, die in der Nähe war, und gleich oben zum Fenster in einem Satze wieder hinaus. Das Schwein war hinter ihm hergelaufen, er aber hüpfte außen herum und schlug die Thür hinter ihm zu; da war das wütende Tier gefangen, das viel zu schwer und unbehilflich war, um zu dem Fenster hinauszuspringen. Das Schneiderlein rief die Jäger herbei, die mußten den Gefangenen mit eigenen Augen sehen; der Held aber begab sich zum König, der nun, er möchte wollen oder nicht, sein Versprechen halten mußte und ihm seine Tochter und das halbe Königreich übergab. Hätte er gewußt, daß kein Kriegsheld, sondern ein Schneiderlein vor ihm stand, es wäre ihm noch mehr zu Herzen gegangen. Die Hochzeit ward also mit großer Pracht und kleiner Freude gehalten, und aus einem Schneider ein König gemacht.

Nach einiger Zeit hörte die junge Königin in der Nacht, wie ihr Gemahl im Traume sprach: »Junge, mach mir den Wams und flick mir die Hosen, oder ich will dir die Elle über die Ohren schlagen.« Da merkte sie, in welcher Gasse der junge Herr geboren war, klagte am anderen Morgen ihrem Vater ihr Leid und bat, er möchte ihr von dem Manne helfen, der nichts anderes als ein Schneider wäre. Der König sprach ihr Trost zu und sagte: »Laß in der nächsten Nacht deine Schlafkammer offen, meine

Diener sollen außen stehen und wenn er eingeschlafen ist, hineingehen, ihn binden und auf ein Schiff tragen, das ihn in die weite Welt führt.« Die Frau war damit zufrieden, des Königs Waffenträger aber, der alles mit angehört hatte, war dem jungen Herrn gewogen und hinterbrachte ihm den ganzen Anschlag. »Dem Dinge will ich einen Riegel vorschieben,« sagte das Schneiderlein. Abends legte es sich zu gewöhnlicher Zeit mit seiner Frau zu Bett; als sie glaubte, er sei eingeschlafen, stand sie auf, öffnete die Thür und legte sich wieder. Das Schneiderlein, das sich nur stellte, als wenn es schlief, fing an mit heller Stimme zu rufen: »Junge, mach den Wams und flick mir die Hosen, oder ich will dir die Elle über die Ohren schlagen! Ich habe sieben mit einem Streich getroffen, zwei Riesen getötet, ein Einhorn fortgeführt, und ein Wildschwein gefangen, und sollte mich vor denen fürchten, die draußen vor der Kammer stehen!« Als diese den Schneider also sprechen hörten, überkam sie eine große Furcht, sie liefen, als wenn das wilde Heer hinter ihnen wäre, und keiner wollte sich mehr an ihn wagen. Also war und blieb das Schneiderlein sein Lebtag ein König.

Brüder Grimm (Jakob 1785-1863, Wilhelm 1786-1859), „Kinder- und Hausmärchen“

Proposition de traduction

Wenn die Alten rebellieren
Wie soll man mit dem Lebensende fertig werden?

Mag man noch alles Mögliche unternehmen, um sie endlich loszuwerden - die Luft mit Feinstaub und die Nahrung mit Pestiziden sättigen, die Pflegekräfte auslaugen und noch so manchen Trick benutzen - es hilft alles, wenn ich mich nicht irre, überhaupt nichts: es wimmelt von Alten, die nie genug bekommen und fest entschlossen sind, nicht aufzugeben und da zu verharren, wo sie sind. Es kommt in der Tat ein Zeitpunkt, wo Nicht-Altsein¹ den Tod bedeutet, da hat man schon gute Gründe, mutig weiterzumachen. Alt sein ist heutzutage gewiss kein Honiglecken. Wäre es aber umgekehrt, könnte man z.B. mit 27 in den Ruhestand gehen (warum

¹ *Nicht-alt-sein*

eigentlich nicht in dieser Zeit der Arbeitslosigkeit und der künstlichen Intelligenz?), dann wollten alle alt sein, und es wäre Mangel an jungen Leuten. Die Butter bekommt man nicht ohne das Haltbarkeitsdatum der Butter, und man kann nicht beides haben, die Vorteile von Alt und Jung. Man könnte sagen: es genügt ihnen nicht, den Nachkommen einen Planeten am Rande des Abgrunds zu hinterlassen, nein, diese Alten, die dank reiner Luft und gesunder, höchst nachhaltiger Nahrung unter idealen Bedingungen alt zu werden wussten, gerade sie verlangen dazu noch das Recht, in aller Würde verwöhnt zu werden. Sie sind es aber, die in der Tat tief im Abgrund stecken, ohne goldenen Fallschirm, und die Altersheimbevölkerung besteht nicht aus Menschen, die von der Gesellschaft verwöhnt werden, nachdem sie im Laufe ihres Berufslebens Millionen gescheffelt² haben. Sie möchten für- und vorsorglich³ behandelt werden - für manche freilich nimmt das schwere Leben kein Ende.

Ihr grenzenloser Zynismus mag zu Arbeitshypothesen veranlassen, die die Moral missbilligen würde. Könnte man nicht, mit einer Spur Fantasie und Mut, und da sie weniger Appetit und weniger Bedürfnisse haben, unsere überschüssigen Senioren gegen junge kräftige Flüchtlinge voller Enthusiasmus eintauschen, also zwei Fliegen mit einer Klappe zur Verstärkung der transnationalen Solidarität? Oder die gesetzliche Arbeitszeit bis 90 bzw. 100 Jahre verlängern (was ein neues goldenes Zeitalter möglich machen würde, ein richtiger Jungbrunnen für die Pharmaindustrie), und hoppla hopp, Schluss mit dem Dolce Vita, wo man müßig dasitzt und sich auf Kosten der jungen Generationen vor einer Hanouna-Sendung mit Gourmet-mixed-Nahrung vollstopft? Man könnte Tanzmarathons organisieren⁴ („Alten gibt man den Gnadschuss“), oder gar Altenkämpfe⁵ in den Arenen, mit einem Wochenende in einer Privatklinik als Preis für die glücklichen Sieger. Man müsste nicht unbedingt zu radikaleren Lösungen greifen, wie etwa eine technische Überprüfung für unsere Alten, wie es bei eventuell überholten Fahrzeugen üblich ist. Es muss aber schnell gehandelt werden, denn bei einem solchen Rhythmus werden Neunzigjährige bald mehrheitlich sein, dann muss man sich in Acht nehmen

² *angehäuft*

³ *behutsam und rücksichtsvoll*

⁴ *veranstalten*

⁵ *Der Hahnenkampf (-"e), le combat de coqs ; der Kampfhahn (-"e), le coq de combat.*

vor dem Bumerangeffekt bei den Wahlen. Da versteht man, warum PolitikerInnen alte Leute verhätscheln: die neigen nämlich zu Schusseligkeit. Wenn die Arbeitszeit verlängert wird, wird man wohl kaum verlangen können, dass Achtzigjährige sich um ihre hundertjährigen Eltern kümmern, oder dass Sechzigjährige, die nach einer Arbeit suchen, um mit einer genügenden Trimesteranzahl in den Ruhestand zu gehen, ihren Großeltern und Sonntagsbetreuern von früher ihre Dankbarkeit erweisen. Nicht zu vergessen, dass das Erbe, an dem die Franzosen so hängen, nicht mehr so verlockend wirkt. Junge Erben gibt es nicht mehr. Und mit achtzig Jahren als Erbe *in spe* auftreten - das genügt nicht immer, um die Zustimmung⁶ der Schwiegerfamilie einzuholen⁷. Wenn ich mich jedoch nicht irre, dürfen wir gegenüber jenen jungen Erfindern, die uns mit allem Möglichen anzulocken versuchen, nicht vergessen, dass sehr hohes Alter eben unsere Zukunft ist.

Mathieu Lindon, „Libération“ vom 3. Februar 2018

⁶ den Segen

⁷ zu gewinnen